

Le nombre d'enfants isolés, souvent étrangers, ne cesse d'augmenter à Paris. Un centre pédiatrique développe une stratégie de suivi et d'aide pour « créer une alliance » et faire de ce lieu un espace de répit.

Il y a d'abord eu le premier. A l'été 2016. Un tout petit. Overdose. Et un deuxième, un troisième... Puis ils se sont mis à affluer par dizaines aux urgences de l'hôpital parisien Robert-Debré, le plus grand centre pédiatrique d'Ile-de-France. Des étrangers de moins de 18 ans, venus seuls en France et désignés par l'administration sous l'acronyme MNA, « mineur non accompagné », ramassés dans les quartiers alentour par des pompiers, inconscients ou blessés. Luigi Titomanlio, le responsable des urgences, se souvient de leur état à leur arrivée : « *poly-intoxiqués* », « *comateux* » et parfois « *très agressifs* ».

Confrontés à cette situation, les urgentistes sollicitent l'aide de leurs collègues pédopsychiatres. Leur chef, le professeur Richard Delorme, décide alors de laisser carte blanche, en interne, à l'équipe spécialisée en addictologie pour les enfants et les adolescents. « *Il a fallu imaginer une nouvelle façon de les prendre en charge* », raconte la psychiatre Emmanuelle Peyret, chef de cette unité. Celle-ci découvre « *des enfants rendus à l'état sauvage, qui se défoncent pour supporter l'insupportable* » et n'ont plus confiance en personne.

Un éducateur, François-Henry Guillot, est mobilisé, ainsi qu'une interne en pédiatrie, Marie Parreillet. Avec la docteure Peyret, ils deviennent les principaux interlocuteurs de ces quelque 200 patients, âgés de 9 à 18 ans – parfois davantage. « *Ils se déclarent mineurs, on les prend en charge comme des mineurs, rappelle Marie Parreillet. Notre mission, c'est de réparer ces enfants, pas de trancher sur leur âge.* »

Au service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital Robert-Debré, une équipe à l'écoute de Maria, mineure isolée, arrivée à 14 ans en Espagne depuis l'Algérie, le 2 mars 2021. DIANE GRIMONET POUR «LE MONDE

« Il suçait son pouce en regardant Gulli »

Ce travail de longue haleine, qui confine parfois à la mission impossible, les confronte aux réalités du monde des MNA. Mi-mars, l'un d'eux a perdu connaissance en pleine rue ; il avait avalé six comprimés de Lyrica, un puissant antidouleur. D'après ses papiers, il avait 15 ans. M. Guillot lui en donne quatre de moins. « *Il était tout petit* », décrit-il. Dans un accès de violence, il a dû être attaché. Il a refusé de parler aux soignants avant d'admettre, du bout des lèvres, habiter « *chez un mec à La Chapelle* ».

En décembre 2020, un autre jeune, confié à l'aide sociale à l'enfance (ASE) des Yvelines, avait lui aussi été transporté aux urgences de Robert-Debré. Son corps était couvert de plaies à vif, et d'autres, plus anciennes. Ce soir-là, François-Henry Guillot lui a rendu visite dans sa chambre. « *Il suçait son pouce en regardant Gulli* », se souvient l'éducateur. Puis il a fugué. Personne n'a retrouvé sa trace.

Lina, Algérienne, a 15 ans. Orientée vers cet hôpital par l'association France terre d'asile après avoir été renvoyée d'un foyer, cette ado toute menue a été signalée comme victime potentielle d'un réseau de prostitution. La première fois que nous la rencontrons, au mois de février, elle parle de se soigner et de retourner à l'école. Mais, deux semaines plus tard, quand elle revient à l'hôpital, elle présente des traces de scarification sur les avant-bras et des brûlures de cigarettes sur les mains.

« Se substituer à leur dealer »

La semaine suivante, la voici de nouveau à Robert-Debré, les cheveux lissés, le visage maquillé, mais de mauvaise humeur. Ses jambes tremblent, elle triture les cordelettes de sa doudoune. Les deux soignants

s'inquiètent : elle semble en manque. Depuis quelques semaines pourtant, elle paraissait sevrée du Rivotril, un antiépileptique qui, consommé à hautes doses, désinhibe ces jeunes.

« *J'en reprends parce que je n'arrive plus à dormir* », commence-t-elle. Mais, si elle en a, cela suppose qu'elle est retournée en acheter à la sauvette du côté de Barbès. « *Pourquoi tu ne prends pas ton Lyrica ?* », l'interrogent les soignants.

Pour ces jeunes dépendants, l'une des méthodes de sevrage proposée est de leur prescrire du Lyrica en réduisant les doses au fur et à mesure. « *L'idée est de se substituer à leur dealer et de les ramener petit à petit vers le droit commun* », détaille la docteure Peyret. Certains tentent bien d'arracher aux soignants des ordonnances pour du Rivotril, mais leur réponse est ferme : c'est non. Car la priorité est précisément de les faire décrocher définitivement de ce produit, plus dangereux que le Lyrica.

Au service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital Robert-Debré, le 2 mars 2021, Mohamed, mineur isolé venant d'Algérie, montre son porte-bonheur, une pièce de deux francs suisses qui l'a accompagné pendant son exil.

Lina, malgré son ordonnance, n'a pas réussi à obtenir son anxiolytique : « *La pharmacienne ne veut pas m'en vendre !* » Les soignants ont vérifié auprès de la pharmacienne en question : le produit était en rupture de stock. Une catastrophe pour ces ados qui pourraient être tentés de s'en procurer dans la rue. Ce jour-là, il a fallu plus d'une heure pour convaincre Lina de ne pas retourner à Barbès.

A Robert-Debré, les consultations s'enchaînent. Hicham, d'origine algérienne, vient ici depuis septembre 2020, lui aussi pour une surconsommation de médicaments. Il est logé par l'ASE dans un hôtel du 17^e arrondissement. « *Tu te sens triste ?* », lui demande François-Henry Guillot. « *Comment vous le savez ?* », répond en souriant l'adolescent. D'après les médecins, ces patients très particuliers sont tous atteints de stress post-traumatique sévère, lié à l'exil et à leur vie dans la rue.

« Créer une alliance »

Quand il est appelé dans leurs chambres par les urgentistes pour tenter d'établir un dialogue, l'éducateur répète les mêmes gestes : baisser la lumière, se présenter, parler à voix basse, en utilisant Google Translate pour parvenir à communiquer avec eux et surtout s'agenouiller. « *Je ne dois pas être en surplomb, même physiquement.* » Il insiste : « *On les regarde comme des enfants victimes, pas comme des délinquants. Et ce n'est pas une posture naïve : c'est le seul moyen de les garder.* » Car tous ces soins sont dispensés en ambulatoire : le jeune, une fois sorti des urgences, n'est pas hospitalisé, mais il a des rendez-vous réguliers avec l'« addicto ».

Pour les faire revenir, les soignants improvisent beaucoup. Avant le Covid-19, il leur arrivait de les emmener boire un café ou un thé en face de l'hôpital. « *Même ceux qui finissent leurs joints dans la salle d'attente, on ne les vire pas. On leur demande de fumer dehors* », décrit Marie Parreillet. Une fois, François-Henry Guillot a offert un pot de sauce pimentée à Yedo, un petit Ivoirien qui jugeait la cuisine française trop fade. « *C'était un moyen de le faire parler de ce qu'il mangeait là-bas, donc de sa vie.* » Et Yedo a parlé. « *On sort du cadre, c'est évident, mais l'approche classique ne fonctionne pas avec eux* », poursuit François-Henry Guillot.

L'enjeu : réussir à « créer une alliance » et à faire de ce lieu un espace de répit. Ainsi, ils reviendront et se livreront peu à peu. Tout cela, les équipes de l'unité « addicto » l'ont appris sur le tas, puis en échangeant avec les acteurs institutionnels qui aiguillent ces jeunes vers elles : la protection judiciaire de la jeunesse, le secteur éducatif auprès des mineurs non accompagnés, la section des mineurs du parquet de Paris et les associations de terrain (Hors la rue, CASP, France terre d'asile...).

Depuis deux ans, tous les quinze jours, tous se retrouvent à la mairie du 18^e arrondissement pour des réunions consacrées aux « mineurs en errance ». Une convention, signée le 13 janvier, a consacré ce partenariat de la Ville avec l'hôpital. « *L'idée est de rendre nos outils reproductibles dans les hôpitaux de l'AP-HP [Assistance publique-Hôpitaux de Paris] confrontés aux mêmes difficultés* », précise François-Henry Guillot.

« Des silences qui ne trompent pas »

L'une des principales est celle des fugues depuis les urgences. Trois ans après, tout le service parle encore de ce gamin de 13 ans qui s'est extubé avant de s'enfuir, pieds nus et en pyjama. Quand ils disparaissent ainsi, l'hôpital informe systématiquement le parquet, car il y a suspicion de traite des êtres humains. Ils en sont convaincus : ces mineurs sont pris dans des réseaux de trafic de drogue et/ou de prostitution. « *A 13 ans, on ne deale pas de sa propre initiative*, explique François-Henry Guillot. *A 13 ans, on n'a pas de relations sexuelles avec un majeur qui vous héberge par hasard. Il y a des regards et des silences qui ne trompent pas. Et il y a ce qu'ils finissent par raconter.* »

L'un des outils mis en place par l'équipe, « *la procédure d'urgence vitale sanitaire* », est né du cas d'un garçon de 14 ans qui, après s'être enfui des urgences orthopédiques, est revenu deux jours après avec la jambe hypertrophiée et une forte fièvre. Les médecins lui ont dit que sans une opération et une hospitalisation d'au moins trois jours il risquait de perdre sa jambe, voire de mourir. Dans sa chambre, il s'impatientait, fumait cigarette sur cigarette : pas le temps de rester là, trop de choses à faire. « *Et il est parti*, poursuit M. Guillot. *Ça a sidéré tout le monde. C'est là qu'on a pensé à l'alerte sanitaire avec la Mairie de Paris, les associations et le parquet.* » Désormais, quand un patient fugue ainsi, une alerte est diffusée dans tous les hôpitaux, commissariats et associations parisiennes. L'ado qui risquait de perdre sa jambe a été récupéré à temps par la police et opéré avec succès.

Omar, venu du Maroc, a fêté ses 17 ans à la mi-mai. Il a les cheveux bouclés, les yeux vifs. Face aux soignants, il dresse le bilan des derniers mois, parle de ses projets ralentis par le Covid-19 – trouver un patron, poursuivre sa formation de plombier et retourner à la pêche, sa nouvelle passion. A l'entendre, « *tout se passe bien* » dans le foyer du nord-ouest de la France où il a été placé. Il a une petite copine qui l'a invité dans sa famille pour le déjeuner de Noël, un moment joyeux ; il a découvert (et pas vraiment aimé) les huîtres.

« Mauvais souvenirs »

Son passage aux urgences de Robert-Debré remonte à 2019. Il avait pris une balle dans le genou, près du métro Barbès. Il ne parlait pas un mot de français, se comportait en petit caïd accro à tout : Lyrica, Rivotril, cannabis, cocaïne. Après avoir quitté le Maroc « *à 12 ou 13 ans* », il avait vécu de vols dans le 18^e arrondissement. Le profil type de ceux qui disparaissent après un passage à l'hôpital. Mais sa blessure était grave. « *C'est terrible à dire, mais les patients avec lesquels on parvient à établir une relation sont souvent ceux ayant subi un gros pépin, donc une prise en charge longue aux urgences* », explique l'éducateur.

Omar est resté un mois à l'hôpital. Et le voici cette fois en consultation, pour voir où il en est. En venant, il est passé en métro par Barbès. « *Qu'est-ce que ça t'a fait de passer par là ?* », demande François-Henry Guillot. « *Rien*, assure Omar. *J'ai entendu : "Cigarettes, cigarettes" devant le métro et j'ai mis mes écouteurs à fond.* » « *Ce sont des mauvais souvenirs* », conclut l'ado. L'éducateur a beau lui répéter : « *Tout ça n'est pas de ta faute* », il répond : « *En vrai de vrai, si, c'était de ma faute. Quand t'es dans la rue, avec ton joint et tes yeux explosés, que t'es habillé comme un clochard... Les gens qui donnent les conseils, ils vont pas venir te*

voir, ils vont avoir peur. Il y a que les gens qui vendent de la drogue ou qui vont gagner des choses sur toi qui vont venir te voir. »

Au service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent à l'hôpital Robert-Debré, le 2 mars 2021. DIANE GRIMONET POUR "LE MONDE"

Même si l'activité est difficile, chronophage et intense – les jeunes appellent à toute heure, ne reviennent pas ou se trompent de jour de rendez-vous –, ces soignants ne feraient rien d'autre au monde. Ils sont très heureux de la nouvelle vie d'Omar, d'Iyad, qui entame un CAP cuisine, de la petite Lina, presque sevrée au Lyrica et qui a compris qu'il lui fallait quitter Paris. Et de celle de tous les autres. Ils disent : « *Ces gamins sont notre avenir.* »

Juliette Bénézit